

UN PAS PLUS LOIN
(A UN PASSO DI DISTANZA)

de

UGO MALAGUTI

Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud

*Respectueusement dédié à la mémoire de Robert Heinlein
et de Lyndon B. Johnson*

En avant. En avant. Un pied ne veut pas obéir. Remue-toi. Allons.

Le but est si proche !

On ne peut pas s'arrêter maintenant. Tu as encore du souffle pour parler, non ? et des lèvres crevassées par la soif pour te plaindre. Tu peux encore porter le poids de la combinaison spatiale. Tu peux encore penser à ce qui t'attend non loin d'ici... à un pas peut-être, un pas devant toi.

Le salut.

Ça s'est bien passé, après tout. Vous auriez pu tomber plus loin. C'est seulement une affaire de cinq kilomètres. Cinq kilomètres avec une gravité double de celle de la Terre, c'est vrai, à travers une succession absurde de marécages, de jungle, de sables mouvants et de mauvaises terres. Cinq kilomètres, c'était une heure de marche sur la Terre. Mais ici, sur la cinquième planète de l'Etoile Polaire, tu marches déjà depuis une journée, toute une journée, et tu ne sais pas vraiment quand tu vas arriver.

Tes compagnons sont à tes côtés. Ils sont deux qui chancellent comme toi, mais se montrent aussi résolus que toi. Le dôme ne doit pas être loin. Combien ? Un kilomètre, peut-être moins. Tu ne peux pas le voir, parce que la dernière section de jungle est la pire, dense, épaisse, impénétrable, avec sa coloration malsaine, bleuâtre, avec ses créatures à *trois* têtes... trois... nom de Dieu !... qui serpentent, grouillent, rampent, fourmillent alentour, glapissent parce qu'elles ont faim de toi, comme toi, plus que toi. Mais le dôme n'est pas loin, tu le sais. Le dôme, son air frais, propre, sain, celui que tu connais. Et tes semblables, les hommes. Bon Dieu, comme tu as envie de voir quelque chose avec deux jambes et deux bras, une figure, avec la peau comme la tienne, blanche, jaune ou noire, avec des yeux comme les tiens, deux yeux, petits, qui ne soient pas globuleux, sans ces grappes de pédoncules qui oscillent tout le temps sans que tu saches de quel côté ils se tournent...

Et peut-être aussi les femmes. Il y a combien de temps que tu n'as pas vu une femme. Si longtemps que tu as oublié. La dernière, c'était cette infirmière

sur Riegel, celle qui t'a mesuré, examiné, pansé, déshabillé, qui te l'a prise et se l'est mise dedans, distraitement, en pensant à autre chose. Tu as joui aussitôt ; deux coups et ça y était. Et puis au suivant ! Tu étais encore là, à y penser, à maudire tes envies, à comprendre que, la nuit, les jeux reprendraient avec tes compagnons. Mais ça n'était pas la même chose, ça n'était pas pareil à ces deux coups rapides, à cette secousse brusque, exténuante ; Tu te dis : *peut-être que sous le dôme il y a des femmes*, et tu te sens mouillé là-dessous. Avec la combinaison sur le dos, tu as dû apprendre à jouir sans te toucher, il suffit de te concentrer, même quand tu marches.

Les deux autres ne comptent pas. Ce sont tes compagnons, et ils n'ont pas du tout l'air d'êtres humains, revêtus de ces armatures grotesques portant l'insigne de la Flotte spatiale brodé sur la poitrine. L'insigne, ça, c'est chouette, ça te regonfle. C'est le symbole du pouvoir dans tout ce secteur de la Voie lactée. Le symbole d'une espèce qui a su transcender ses modestes origines – *fange venue de la fange, poussière venue de la poussière*, comme disait toujours le père Rabbi Sahib à la bénédiction des armes – et dépasser cette petite planète de second ordre d'où elle est partie, il y a des siècles, pour se frayer des voies lumineuses parmi les étoiles, pour faire retentir son nom à travers les âges, pour assumer sa juste place dans le concert des espèces civilisées.

« En avant ». Tu marmonnes dans le micro : « En avant, on ne peut pas s'arrêter maintenant, on ne peut pas. »

« Rien qu'un moment », murmure quelqu'un. C'est Scott, tu le reconnais. Il a toujours eu cette voix étouffée, ce léger défaut de prononciation. Il a toujours bégayé un peu quand il est ému. Tu te souviens la première fois, dans la caserne d'Antarès, quand il ne voulait pas se mettre à poil comme tout le monde ? Alors vous lui êtes tombés dessus, deux types l'ont tenu ferme, et tu l'as pris par derrière. Il a commencé à gémir de plaisir et à bégayer, comme devenu fou. Puis est venu ce salaud de colonel qui se l'est réservé jusqu'au jour où, à l'infirmerie, il a reçu une dose de trop administrée par le sergent qui était jaloux. Et Scott, on l'a trouvé agenouillé devant le cadavre du colon, à chialer comme un gamin. Il a fallu des nuits et des nuits pour le consoler. Maintenant, il ne bégaie plus, il n'en a plus la force. Il est crevé, comme toi, comme tous les

autres. « Si on s'arrête un moment, rien qu'un moment pour se reposer... ensuite on arrivera vite au dôme. »

« Fais-toi une dose », dit le troisième. C'est Malcomb, toujours sûr de lui, toujours supérieur... Maintenant, il est fatigué comme tout le monde, mais il ne veut pas le montrer ; il est trop orgueilleux ; il sent que la promotion est proche, un commandement sur Riegel, et il ne va pas se laisser impressionner par quelques foutus mètres « Il peut y avoir des Varins derrière nous. Cette planète n'est qu'un avant-poste. Fais-toi une dose. Bientôt, ce sera la relève. »

« Nom de Dieu », dit ta voix, que tu ne reconnais pas. « Nom de Dieu, c'est comme de la flotte. Je m'en suis fait trois depuis quelques minutes, et je ne sens rien. »

« Fais-t-en une autre ! » dit Malcomb, d'un ton impérieux. « Nous sommes presque arrivés. »

Tu te fais une autre piqûre, la seringue dans la manche de la combinaison te pénètre, mais tu ne sens pas l'onde de chaleur, de force, de sécurité que tu as toujours éprouvée dans les moments difficiles. *Fais attention à l'accoutumance*, t'avait dit cette vieille pédale de docteur, avant le lancement, et il bavait en te caressant les testicules. *Vous frisez le point limite, n'abusez pas. Un beau garçon comme vous doit jouir de la vie, de la guerre, de l'aventure. Il ne peut pas se permettre de devenir frigide, de sentir une dose comme si c'était simplement une foutue piqûre dans le bras...*

« J'ai envie de baiser, » pleurniche Scott. « Ça fait deux jours que je suis dans cette saloperie de combinaison, je veux me mettre à poil et faire l'amour, ici, dans la jungle... »

« Avec une saloperie de Varin », dit Malcomb, rageur. Il a la voix de celui qui commande, de celui qui commandera toujours. Simple sergent, pour l'heure, mais ils lui ont promis des galons après cette mission, il le sait, il sait ce qu'il trouvera sous ce dôme. « Putain ! Comme je les déteste ! Je voudrais presque qu'ils nous attaquent, ces lâches. Avec tous leurs bras, c'est un plaisir de les leur griller, l'un après l'autre. Ça n'est pas comme ces ordures, les rebelles de Riegel ; ceux-là ont deux bras, deux jambes et deux couilles comme nous. Tu commençais à peine à t'amuser qu'ils crevaient, rien que pour t'emmerder. Les Varins, c'est autre chose. »

Tu dis : « J'aimerais bien savoir pourquoi nous faisons la guerre aux Varins, » C'est peut-être la déception, parce que la dose n'a pas fait effet, ou c'est peut-être le souvenir de ce premier major, à Porto Sirio, celui aux yeux tristes et au corps moite, celui qui est entré dans ton box habillé en femme des pieds à la tête pour te dépuceler, en faisant semblant d'être la fille dont tu lui avais parlé, celle qui était avec toi à Porto Sirio, dans ton pays. Grâce à elle vous aviez la vie belle : elle faisait le tapin toute la nuit sur le port et, quand elle arrivait à la maison, elle avait encore envie de faire l'amour avec toi. Ce vieux major, il se posait plein de questions. Tu avais plaisir à te souvenir de lui. Il était si gentil avec les recrues. Il savait caresser et embrasser comme une femme. Alors cette première fois ne t'avait pas parue trop pénible. Et puis, au lit il te parlait de tant de choses, il disait tous ses doutes. Tu te souviens que tu as pleuré quand ils l'ont fusillé. Puis ils t'ont fouetté, comme toutes les autres recrues, pour te faire sortir de la tête toutes ces choses qu'il t'avait dites. Et tu étais là, le dos courbé, en sang. Les sergents sont arrivés, et alors tu as compris, alors tu as compris comment se passerait ta vie sur les bases. « Au fond, ils ne nous ont jamais rien fait de mal. »

Silence. Tu perçois le froid qui vient de l'autre combinaison, qui semble figer cet enfer bouillant, flétrir les lianes bleues de la jungle. Tu as blasphémé, et maintenant tu vas être puni.

Mais Malcomb dit : « Tu déconnes. » C'est un commentaire aimable de la part de quelqu'un qui a toujours eu une confiance aveugle dans l'autorité, dans le destin, dans la Mission dont ils te parlent dès que tu commences à apprendre les consignes. Si le Gouvernement a déclaré cette guerre, il doit s'agir d'une guerre sainte. C'est ce que te disent les bulletins, les livres d'histoire, les homélies des évêques, ce que te répète le réseau Intermental, c'est ce qu'on te rappelle à l'école, à l'atelier, partout. Mais Malcomb semble patient, étonnamment gentil. « Tu ne te souviens pas ? Les Varins sont contre la liberté. Les Varins représentent le Mal. »

Et pourtant... Toi, tu te souviens du major, de ce qu'il disait la nuit. « Certains affirment qu'ils ne demandaient qu'à être laissés en paix. Quand nous sommes arrivés dans l'espace, ils étaient déjà maîtres de cinq cent planètes et ils étaient en paix avec tous les autres mondes libres, peuples d'espèces intelligentes. Pourquoi... »

« Un danger permanent pour la paix ! », s'écrie Malcomb. Tu continues à marcher, tu es fatigué... Tu te rends compte que tu tiens des propos dangereux, mais tu es trop crevé pour être prudent. « Ces mondes étaient peuplés, mais il n'y avait pas de liberté de choix, de libre concurrence, chaque monde comptait quelques millions d'habitants qui restaient là, obstinés, privant nos multitudes de l'espace vital auquel elles avaient droit. Tricheries et mensonges ! Quand les Varins ont offert la paix, ils cherchaient à affaiblir nos défenses, à paralyser notre volonté, à prostituer notre civilisation. Nous avons été contraints d'occuper ces mondes. »

« Mais leurs habitants ne voulaient pas de nous... »

« Seulement une partie d'entre eux. Les sauvages, les valets des Varins et les traîtres. Exactement comme les Rebelles. Nous avons été obligés d'intervenir à cause des provocations continuelles de ces assassins. »

Toi, tu penses : *mais les collabos nous les payons, nous allons avec nos vedettes légères, les récupérer dans leurs mondes, puis nous les enfermons dans nos laboratoires, et, quand ils en sortent, ils aiment la Terre, ils réclament son soutien, ils détestent leurs semblables.*

« On ne devrait pas », dis-tu alors, retenant les mots qui te viennent aux lèvres et pensant aux Rebelles. « On ne devrait pas les faire combattre dans les arènes. On ne devrait pas les enfermer pour la reproduction dans les centres d'accouplement. »

« Ils ont tellement envie de se battre ! » s'exclame Malcomb. Sa voix assurée, sonore, tranchante, traduit déjà les galons sur l'épaulette, la force et le prestige de son nouveau grade. « Quand ils se battent entre eux, ils n'ont pas le temps de se battre contre nous. Et le placenta, c'est important. C'est important pour nos femmes, pour nos hommes et pour notre bien-être. Qui va le fournir s'ils ne le produisent pas pour nous ? »

« Mais faire cuire les Varins prisonniers ! » t'es-tu écrié, perplexe. « Les jeter vivants dans les grandes poêles, les entendre crier, pleurer et siffler dans cette langue à eux... »

« Leur chair est délicieuse », dit Malcomb, et il y a de la gourmandise dans sa voix. « Faudrait-il se priver d'un plat savoureux, simplement parce qu'ils durcissent très vite une fois morts ? »

« Ils ne connaissaient pas la démocratie, » dit Scott, et il a raison. Et Malcomb a raison. Ce sont des discussions oiseuses. Ils ne connaissaient pas la démocratie, c'étaient des païens et pire encore. Tout est bien ainsi. Et pourtant, tu penses à ces espèces qui étaient libres et qui travaillent maintenant pour la Terre, qu'on extermine, quand quelqu'un au Ministère de la Guerre te dit qu'il y a risque d'infiltration de la part des Varins, ou seulement quand on découvre qu'ils conservent des traditions orales, celles de leur Histoire. Mais il est juste d'éradiquer l'erreur. « Personne ne voulait cette guerre. » dis-tu encore, dans le dernier lambeau de force qui te reste.

Jungle, jungle dessus, dessous, autour de toi. Le sol est glissant, visqueux, grouillant de *choses* que tu ne veux pas voir, sous les semelles de ta combinaison, les lianes sont bleues, le ciel est écarlate, sous les lianes bougent des choses impossibles, aux couleurs impossibles. En avant. Encore un pas ; devant toi il y a le salut, devant toi il y a l'ordre, la civilisation.

« Le peuple ne la voulait pas », te dit Malcomb, méprisant. « Un tas de paysans, de pervers, de bourgeois et d'ignorants. Oublies-tu que c'est le gouvernement qui leur donne nourriture, travail et distractions ? Se rebeller quand le Gouvernement demande seulement que chacun défende maison, patrie, femme contre l'envahisseur, ça mérite la mort. »

Feu, feu tout alentour, bombes, feu et silhouettes revêtues de combinaisons blanches qui aspergent toute chose de flammes. Les femmes comme des torches humaines, la chevelure en feu, encore capables de hurler, de hurler tandis que le corps se flétrit et se carbonise. Et les enfants, les enfants dépouillés, violentés qui pleurent, petits corps nus barbouillés de sang. Et quand l'unité de garde est trop loin, il y a les autres incendies, la nuit, et les cris. Alors les petits bras et les petites cuisses qui viennent d'être violentés fournissent d'excellents rôtis à la troupe qui chante, qui rit et danse après la victoire. Tu te souviens de ce qui s'est passé cette nuit-là à Porto Sirio, quand ta femme n'est pas rentrée, quand tu as eu la chance, oui, la chance qu'ils te prennent dans le sommeil, qu'ils te jugent assez sain, assez fort et assez sociable pour t'enrôler. Ils t'ont fait manger de ce rôti, puis tu as vu les têtes mises au rebut, entassées dans un coin et leurs yeux vitreux ; tu as vomi et tu

as perdu connaissance. Ensuite, tu t'es trouvé avec ce major si gentil, si maternel, si bon.

« Mais les Varins n'ont jamais effleuré nos mondes, », dis-tu dans un accès de courage. « C'est nous qui occupons leurs mondes. Nous avons construit nos bases, lancé nos bombes, détruit leurs villes. »

« Nom de Dieu ! » Malcomb s'est retenu trop longtemps. Maintenant, il est en colère, tu le ressens et tu as froid dans le dos, parce que tu sais ce que ça signifie. C'était seulement la fatigue, le désir d'arriver qui le rendaient plus conciliant, en apparence. Tu ne l'as pas compris à temps et tu as dit ce que personne, personne n'aurait jamais dû dire. « Economise ta salive, connard ! Je me souviendrai de ce que tu as dit .Mot pour mot, compris ? Cette fois, ton joli petit cul ne te servira à rien. Je le dirai au Commandant, à tous ceux qui comptent, à la base, ce que tu as osé dire, ce que tu as osé penser. Un défaitiste, un sale défaitiste. » S'il n'avait pas la combinaison, il cracherait, et tu te dis que maintenant il aimerait te frapper, ici même, considérant que tu n'es même pas digne de contaminer la base de ta présence. Mais il continue à marcher ; il sait que le mieux, ce sera de te traduire devant la cour martiale, pour toi, pour le moral de la troupe, pour l'exemple ; enfin un exemple du sort qui attend les défaitistes. Tu le sais, mais tu n'as pas la force d'avoir peur. Tu te tais et tu penses à cette cochonnerie qu'est la guerre, à ta maison sur Sirio, à ta femme et à tes enfants qui ont servi à rassasier une troupe soûle et droguée, tu penses à l'image de la Terre qu'on te dit merveilleuse, mais tu ne comprends pas, parce qu'elle est loin, la Terre, loin comme cette saloperie de planète sur laquelle tu es tombé quand ce fichu astronef varin que vous aviez repéré et attaqué, sûrs de l'anéantir en quelques secondes, s'est mis à foncer dans l'espace plus vite que le vôtre. Et tu te rappelles comment vous l'avez pisté pendant des heures, sentant la proie à portée, pour liquider et détruire ou pour faire des prisonniers qui auraient été accueillis triomphalement à la table des officiers, sur la base. Et ensuite vous vous êtes aperçus qu'il vous attirait dans un champ de mines spatiales, la mine a explosé à la proue, il y a eu le sifflement de l'air qui s'échappait de la cabine, et la chute libre, tu as redressé l'engin au tout dernier moment, et le choc a été moins désastreux, mais l'astronef a commencé à toucher le sol, dans les marais de cette planète. Tu te rappelles ce vaisseau des Varins qui aurait pu partir, filer en vous laissant

crever dans les marécages, mais qui, au lieu de ça, s'est approché, a utilisé les rayons magnétiques pour tirer votre astronef au sec. Tu te rappelles les Varins qui étaient descendus pour vous recueillir et l'astuce de Malcomb qui les tués par surprise, se servant des quelques armes restées intactes après le naufrage.

Si vous réussissez à gagner la base la plus proche vous serez des héros, autrement vous serez des martyrs, on lira le dernier rapport devant la troupe silencieuse, il y aura de grandioses obsèques interplanétaires, votre nom sera donné à quelque compagnie ou à quelque peloton, il y aura une nouvelle bannière et un nouveau cri de guerre. Et tout ça parce que vous avez assassiné trois Varins descendus pour vous sauver ? C'est Malcom qui les a tués mais tu n'as pas protesté ; toi aussi, tu es un assassin.

Leur philosophie voilà leur point faible, t'avait murmuré à l'oreille le major, cette nuit-là, avant qu'ils le prennent, le torturent et le fusillent. Pendant un million d'années, ils ont grandi et ont vécu dans le culte de la vie. Ils ne peuvent pas tuer, pas même pour se défendre. Si tu es en danger, ils doivent te sauver. C'est vrai qu'au cours des cent dernières années, leur repli sur les confins de la Voie lactée s'est ralenti. Ils ont fait un pas énorme après des décennies d'exterminations, de fuites et de massacres. Désormais, leur philosophie admet l'utilisation défensive des armes offensives de l'ennemi. Ils ont le droit de nous attirer dans nos propres champs de mines, de renvoyer nos émissions de rayons désintégrateurs sur nos engins. Nous le savons, nous l'avons su depuis le début que leur technologie est infiniment supérieure à la nôtre. S'ils avaient pris cette décision dès le début, ils nous auraient arrêtés dès la première planète. Mais il est sans doute trop tard. Nous sommes en train de les exterminer, systématiquement, de façon méthodique. Et c'est seulement maintenant qu'ils ont accepté le principe de la défense passive. Dieu veuille qu'ils ne franchissent jamais le pas suivant, celui d'accepter la défense active, bien que nos psychologues disent que c'est impossible, que c'est comme un blocage dont la levée les détruirait, car il est trop ancré en eux pour être abattu. Dieu veuille que nous ne parvenions pas, nous, par nos erreurs, à faire ce que la nature, l'évolution et la biologie ont, depuis des milliers et des milliers d'années, rendu inconcevable.

Les salopards ! Les salopards ! S'opposer aux glorieux soldats de la Terre, de la démocratie, de la jeunesse et du droit, contre la dégénérescence, la

lâcheté, l'étouffante oppression d'une philosophie en perte de vitesse, celle de l'empire varin, tout ce qui, depuis des centaines de milliers d'années fait violence à la véritable nature de l'univers. Coupables. Ils sont coupables...

Et tu marches, et la jungle, bien ou mal, finit. Voici le désert ; là-bas, il y a le dôme. Tu ne le vois pas encore bien, mais tu distingues l'éclat métallique ; tu sais que tu es sauvé, au milieu de ce sable bleu sous le ciel écarlate illuminé par un astre d'une taille infernale.

Les Varins, on n'en a pas vu, s'il y en avait, ils n'ont pas eu le courage de se montrer pour vous faire prisonniers, parce qu'ils savent, maintenant ils le savent, que vous les auriez tués, tous, avant de subir la honte de leurs geôles. Un pas, encore un pas. Scott dit quelque chose ; tu essaies de comprendre.

« Bon Dieu, Bon Dieu. » balbutie-t-il, et maintenant il bégaye. « On a réussi. Je ne l'aurais jamais cru. »

« Toi aussi ! » La voix de Malcomb est méprisante, froide, maintenant. « Alors toi aussi tu es un défaitiste. Toi aussi tu manques de confiance. » Lui, il a toujours eu confiance. Lui, c'est un vrai soldat. « Nous y sommes. Droit devant nous. Encore quelques minutes. Ensuite, pour toi aussi, Wilbert, viendra un sale moment. Vous allez payer tous les deux. Un soldat ne doit pas parler, il ne doit pas douter, il ne doit pas. Il faut croire et obéir. » Il se tait et marche.

Tu avances toi aussi, comme les autres, comme un automate, tu sais que ce dôme n'est pas le salut pour toi, mais seulement le début d'un cauchemar, et tu penses à ces corps de femme transformés en torches ardentes et tu espères que sur la base ils disposent d'assez de provisions parce que ce ne serait pas une fin glorieuse d'être mangé par ces types alors que ton corps souffre encore des violences qu'ils lui ont infligées. « C'est ça qui fout en l'air la civilisation », poursuit Malcomb, solennel. « Les gens parlent, les soldats discutent au lieu de croire. Un soldat doit tuer les ennemis et les traîtres et conquérir des terres nouvelles pour son pays. Tu entres à l'armée, et tu dois laisser derrière toi les conventions bourgeoises, les concessions des traîtres qui parlent d'humanité et d'êtres humains. Tu ne dois pas penser, d'autres pensent pour toi et te sont supérieurs. Tu ne peux pas avoir la prétention de les juger. Si tout le monde se mettait à penser, ce serait la fin de la démocratie. Si tout le monde se mettait à penser, on reviendrait à l'âge des cavernes, on serait comme les sauvages, les sans-Dieu ! »

Et tu avances, parce que tu n'as pas d'autre endroit où aller, tes yeux se remplissent de larmes, pour les membres délicats des enfants rôtis, pour la chair tendre de femme qu'ils t'ont obligé à manger, pour les gens que tu as brûlés et tués, pour les violences que tu as subies, pour les larmes du vieux major qui avait commencé à douter de la justice, pour les dangers que tu as traversés et surmontés, pour la mort qui t'attend. Et quelque chose bouge en toi, en même temps que la nouvelle piqûre, tu découvres que tu n'es pas frigide, comme tu le craignais, la dernière dose te fait effet ; tu palpites de joie et d'orgueil, parce que, dans le fond, les Varins sont des monstres, d'horribles crustacés avec trop de membres et trop de couleurs, toi, tu es un homme, un Terrien, même si tu n'as jamais vu la Terre autrement qu'en reproduction sur ton uniforme, dans tous les recoins des bases, mais tu sais que c'est seulement un souvenir, parce que, depuis des années et des années, il ne reste qu'une boule cuite et recuite, radioactive dans l'espace, mais tu sais que de là a démarré l'empire des hommes, l'holocauste a purifié l'espèce, les multitudes ont fui la guerre et se sont déversées dans l'infini à la recherche de terres nouvelles, parce qu'elles en avaient le droit. Tes yeux se remplissent de larmes, pour moitié de joie, pour moitié de douleur. Et tu sens que la guerre finira, que tu pourras rentrer à la maison et jouir de la paix, obéir aux ordres et t'amuser comme tout le monde, et tu oublies, tu oublies que ta maison a brûlé, que ton monde est détruit et que cette guerre, cette guerre ne finira pas tant que le dernier Varin n'aura pas été déniché et bouilli dans le refuge qu'il a trouvé aux confins de la Voie lactée. Combien de temps faudra-t-il pour les débusquer et les tuer tous, ces lâches, ces vermines ? *Dieu veuille que nous ne parvenions pas, nous, par nos erreurs, à faire ce que la nature, l'évolution et la biologie ont, depuis des milliers et des milliers d'années, rendu inconcevable.* Des conneries, paroles de traître, de lâche. Il était si efféminé, si pervers au lit. Ils ont bien fait, oh oui, ils ont bien fait de le liquider.

Et puis, effectivement un pas plus loin, les volutes de brume se dissolvent et tu vois, tu vois le dôme éventré, le terrain bouleversé, noirci tout alentour. Et tu ne te rends pas compte, tu ne peux pas te rendre compte tout de suite que ce sont les Varins qui l'ont détruit, qui ont frappé, eux qui ne peuvent rendre les coups de l'ennemi, tu ne comprends pas tout de suite qu'il s'est produit ce que les psychologues et les scientifiques et les militaires avaient exclu

définitivement, irrévocablement, que les Varins ont su frapper une base de la Terre, une base *indestructible*, invincible de la Terre... et tu as seulement le temps de te demander ce que voulaient dire ces communiqués si fréquents ces derniers mois qui faisaient état d'astronefs terriens tombés à la suite d'une erreur des pilotes, de bases endommagées par les sabotages d'une poignée de traîtres et ennemis du Gouvernement...

Et puis tu n'as plus le temps de penser parce que le terrain s'ouvre sous toi et tu es englouti, en même temps que Scott, le tendre, l'éphèbe, automate obéissant et passionné, et que Malcomb, le héros, le soldat sûr de lui ; il y a un grand noir, dessus, autour, dessous...

Et tu n'auras plus jamais le temps de penser.